

Entrer au ciel, c'est devenir le ciel !

J'ai rencontré il y a peu Monsieur Clément Wieilly, celui qu'on appelle le P'tit-Clément et qui se bat pour faire reconnaître les droits des enfants placés. Lui-même a subi la maltraitance étatique. Il n'a rencontré sa maman qu'à l'âge de 6 ans : elle était sur son lit de mort ! En écoutant son histoire émouvante, j'ai essayé de percevoir ce que peut signifier existentiellement de n'avoir pas eu de maman. C'est difficilement concevable, car la présence d'une maman colore en fait toute notre personnalité en germe : le goût des aliments, l'odeur des habits, la douceur du toucher, la lumière et la mélodie du jour, l'ordre du foyer, l'ambiance du repas... Une maman pour un tout-petit, c'est l'univers qui est tendresse, c'est un chez soi sans lequel toute réalité est menaçante.

Jésus a eu une mère ici-bas et maintenant celle-ci est notre mère : elle nous fait naître au ciel. Il s'agit de ne pas tomber dans la mariolâtrie : Marie n'est pas une déesse. Créature comme nous, Marie n'est pas déesse mais femme déifiée, comme nous sommes appelés à le devenir. La fête de son Assomption nous place donc devant notre destin, et notre destin corporel, l'entrée dans la gloire de Dieu, la participation charnelle à sa vie divine.

La mariolâtrie s'accompagne souvent d'un accent masculin, et même machiste, inconscient, qui fait de la Vierge un concept idéalisé que l'on célèbre à toutes les sauces, pourvu que la femme reste bien haut dans le ciel, ... et pas trop dans nos pattes. On souligne alors ses privilèges liés à son immaculée conception et la grandeur inaccessible de ses vertus. Or Marie déifiée jusque dans son corps vit comme Dieu, elle vit Dieu. Elle participe par conséquent de sa totale pauvreté, de son humilité comme de son incompréhensible générosité. Marie dans la gloire de Dieu ne garde **absolument** rien pour elle. Elle a vécu le renversement inouï de donner la vie à cet enfant qui est la vie de tout vivant ; elle a porté en elle, celui qui porte tout ; elle seule l'a charnellement expérimenté avec ce réalisme, mais elle ne le garde pas pour elle. La Mère de Dieu est notre mère justement parce qu'elle nous apprend à garder la Parole par laquelle Dieu demeure en nous, prend chair en nous et nous habite comme un enfant sa mère. Dieu veut habiter concrètement notre corps alors que nous nous limitons bien souvent, au mieux, à lui donner plus ou moins une place dans nos pensées.

Je veux insister ici lourdement ce matin puisque nous célébrons l'entrée **corporelle** de la Vierge au ciel. Les lectures de cette fête montrent Marie enceinte, comme la femme cosmique parée des astres célestes dans l'apocalypse, ou la jeune servante dans la joie de la visitation. Son corps monte au ciel parce que son corps est un ciel, le ciel que Dieu habite. C'est intérieurement dans sa chair que Marie voit Dieu agir : un tout petit rien qui renverse l'ordre des puissants. De cette expérience charnelle elle tire son chant du magnificat que l'on pourrait prendre pour un hymne révolutionnaire. Il n'a rien de violent dans sa bouche. Marie décrit sa joie de sentir Dieu bouleversant le monde à partir de cette vie minuscule qui prend naissance en elle. Marie et Elisabeth perçoivent le mystère de Dieu avec le réalisme féminin qui sent la vie bouger dans le corps.

À l'évènement corporel de l'incarnation de Dieu répond l'évènement corporel de la déification de l'homme. Marie entre avec son corps dans la gloire de Dieu. Elle participe à la gloire de son Fils entré au ciel à l'Ascension. Mais lors de l'Ascension, au lieu de dire que Jésus entre au ciel, il faudrait plutôt dire que le Christ dans son humanité devient le ciel où nous pouvons entrer. Depuis l'Ascension le ciel, c'est le Christ que nous habitons déjà comme membres de son corps. À l'Assomption, Marie est élevée pour entrer dans cette même gloire. Elle aussi devient alors notre ciel comme une maman est

l'univers de son bébé. L'image de la mère au manteau gardant sous sa protection toute l'humanité décrit bien cet aspect. Nous vivons le Christ, nous le revêtons et de même nous nous enveloppons de la Vierge, nous habitons son chant, goûtons sa joie, expérimentons sa prière, émerveillés de voir que Marie ne se réserve rien pour elle seule.

Que Marie nous aide à tirer les conséquences concrètes d'une telle célébration. En nous, comme en elle, Dieu prend chair. Nous, comme elle, n'entrons au ciel qu'en devenant le ciel. Nul n'entre au ciel sans le devenir. Il s'agit de devenir le lieu de Dieu ; que notre existence devienne l'espace où Dieu puisse naître dans le monde. Notre corps est le moyen que Dieu a d'intervenir et de rayonner. Nous sommes chacun, par notre chair, le lieu où Dieu veut transparaitre, le lieu de sa présence et de sa gloire. L'Église ne cesse de le dire depuis saint Irénée : « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant ». Mais quand donc allons-nous oser le vivre ?

C'est comme si nous infligions à Dieu le destin du P'tit-Clément ! Il vient naître en nous, mais ensuite, incapables d'assumer une telle responsabilité, nous nous limitons à prendre rendez-vous avec lui, pour entrer au ciel, le jour de notre mort ! Avoir une mère, c'est partager son goût, son odorat, son toucher, son regard et son écoute. Tous nos sens, tous nos instants sont colorés par cette présence. Dieu veut naître en nous, c'est-à-dire vivre cela en nous ! Le rendez-vous charnel est de tous les instants. Et la communion qui nous est proposée dans cette célébration nous y replonge. Elle veut faire de nous le ciel de Dieu, de notre corps son sanctuaire, de notre existence son rayonnement. Demandons à la Vierge Marie son réalisme féminin, son sens de la réciprocité inouïe que Dieu veut vivre avec nous. Demandons-lui de réapprendre à marcher, à manger, à sentir, à toucher, à regarder et à écouter avec le Dieu qui habite notre chair et veut, instant après instant, mouvement après mouvement, respiration après respiration, nous faire devenir le ciel de sa gloire.